

# Quelques réflexions sur la notion de radicalisation

**Farhad Khosrokhavar**  
Consultant du CAPS

janvier 2017

Avant les attentats du 11 septembre 2001, la notion de radicalisation était marginale, autant dans les sciences sociales que dans les travaux tentant de rendre raison de l'extrémisme religieux, politique ou social. Des mouvements « terroristes » ont existé au moins depuis le début du 19<sup>ème</sup> siècle en Occident et des formes d'action qualifiées de terroristes par les uns ont été glorifiées par d'autres comme des résistances contre l'opresseur, l'occupant ou l'ennemi. La radicalisation ne jouait pas un rôle important dans la littérature à ce sujet.

Cette thématique a connu une expansion foudroyante après les attentats du 11 Septembre 2001 aux États-Unis. Par la suite, les attentats de Madrid en 2004 et de Londres en 2005 consacrèrent l'essor des études sur la radicalisation, en majorité centrées sur le monde musulman et en particulier arabe – mais aussi pakistanais, afghan, indonésien...–, les sociétés occidentales à minorité musulmane faisant aussi l'objet d'un traitement privilégié. Plusieurs milliers d'études et de travaux ont couronné l'arrivée de cette notion dans les services de police, mais aussi, et en partie par ricochet, dans les sciences sociales, les États commanditant des études à ce sujet et leur financement étant

largement facilité par l'urgence ressentie de mieux connaître la manière dont des jeunes, souvent des hommes, optent pour la voie du djihad, en Occident comme dans les pays à majorité musulmane.

On entend par radicalisation un processus par lequel un individu ou un groupe adopte une forme violente d'action, directement liée à une idéologie extrémiste contestant l'ordre établi sur le plan politique, social ou culturel<sup>1</sup>. En l'occurrence, on peut distinguer plusieurs étapes : la phase de pré-radicalisation, celle de l'identification de l'acteur aux mouvements radicaux, celle de l'endoctrinement en tant qu'imprégnation par des doctrines extrémistes et, enfin, l'implication directe des adeptes dans des actes violents<sup>2</sup>.

Le développement de cette notion dans ses implications pratiques est, dans sa vogue récente, indéniablement lié à des préoccupations sécuritaires et répond à des questions du type : comment protéger les villes, les individus, les pays, des attentats ? Ou encore : comment lutter contre les réseaux terroristes, dans les frontières nationales comme à l'extérieur ? Comment identifier ces réseaux et leurs leaders pour pouvoir les neutraliser ? Quels sont les processus qui amènent des individus à adhérer aux groupes extrémistes ? Comment lutter contre l'attrait des idéologies radicales ? Quels sont les profils-types de ceux qui sont impliqués dans le terrorisme sous ses formes nouvelles ? Comment les groupes se constituent-ils et engagent-ils une action violente ? Enfin, quelles procédures mettre en place afin de « déradicaliser » ceux qui ont subi l'attrait des extrémistes ?

Il ne saurait être question de répondre ici à l'ensemble de ces interrogations. On tentera plutôt d'exposer quel peut-être l'apport des sciences sociales à la compréhension du phénomène de la radicalisation et quels ont été les différents modèles théoriques développés autour de cette notion, avant de proposer une approche du phénomène centrée sur une sociologie des acteurs radicalisés.

## Quelques réflexions sur la notion de radicalisation

# D'UNE CONCEPTION SÉCURITAIRE À UNE VISION SOCIO-ANTHROPOLOGIQUE DE LA RADICALISATION

La radicalisation n'est pas un phénomène de nature exclusivement sécuritaire, même si cette dimension prime dans la préoccupation des États à son sujet. Pour les sciences sociales, il s'agit de poser la question des formes d'activisme dans une perspective élargie et, en second lieu, de s'interroger sur les motivations profondes de l'acteur extrémiste en posant en particulier la question des conséquences sur le long terme de la stigmatisation, de l'humiliation, des formes sournoises de rejet ou d'exclusion, mais aussi de l'anomie et de la perte d'utopie dans la société.

Cette dimension est souvent minorée dans les stratégies de renseignement ou de répression. Or la radicalisation ne doit pas être analysée uniquement dans une perspective sécuritaire, mais devrait être élargie à l'ensemble du corps social, le rôle des sciences sociales consistant à décentrer le débat qui risquerait d'être à visée exclusivement policière pour souligner les aspects économique et politique voire socio-anthropologique de ce phénomène dans une perspective globale où la mondialisation dans ses dimensions symbolique et réelle joue un rôle indéniable. Ainsi, les travaux classiques sur le terrorisme avant la décennie 2000 traitent de la radicalisation de manière implicite et non spécifique. Le regain d'intérêt pour ce phénomène fait toucher du doigt les formes subjectives qui lui sont liées de manière beaucoup plus explicite que par le passé. On s'intéresse notamment aux formes nouvelles d'acculturation symbolique par Internet ou par l'engrenage au sein d'un groupe clos, ou encore à la fermeture sur soi de l'individu qui « s'auto-radicalise » en rompant les liens avec les « gens normaux », en dissimulant à la famille et aux connaissances ses nouvelles allégeances et en tissant des attaches via les réseaux sociaux avec d'autres personnes qu'il ne connaît que par la Toile.

L'insistance sur la notion de radicalisation met également l'accent sur les modalités du passage à la violence à partir d'une imprégnation idéologique et des types de décision qui peuvent

impliquer ambivalence et incertitude (lorsque prévaut la logique du groupe à laquelle l'individu souscrit par crainte de solitude ou de perdre leur appui ou leur approbation) ou, au contraire, une volonté délibérée de croiser le fer avec la société. Autrement dit, les travaux récents mettent en lumière des formes de subjectivation qui engagent un destin mais dont les modalités subjectives n'étaient pas suffisamment prises en compte dans la sociologie classique traitant de l'extrémisme.

La radicalisation est à la croisée du court terme et du moyen, voire long terme : on ne se radicalise pas en quelques jours (sauf chez certains adolescents). Le processus est plus long, impliquant souvent au moins quelques mois de « maturation », des changements imperceptibles, au début intervenant dans les modes de raisonnement, l'affectivité et la sociabilité de l'individu, dont l'entourage déchiffre mal la signification. L'effet à court terme, au bout d'un « mûrissement » individuel et dans certains cas collectif (quelques individus ensemble), peut être le passage à l'action violente. De même, une fois en acte, la radicalisation implique une mobilisation symbolique où les media sont mis à contribution, exaltant le statut du « héros négatif » que les radicalisés (les islamistes extrémistes ou des extrémistes laïcs à la Breivik en Suède) adoptent bien volontiers. Cette dimension symbolique, qui n'existait pas dans les phénomènes classiques (les anarchistes à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle ne cherchaient pas ce type de notoriété), met l'accent sur la dimension résolument psycho-anthropologique des nouvelles formes de radicalisation où le narcissisme, la volonté de reconnaissance et le désir d'inspirer de la crainte jouent un rôle considérable. Ces phénomènes nous renseignent tout aussi bien sur la mondialisation dans sa dimension symbolique et nous font réfléchir sur la violence dans un monde globalisé où la bipolarité idéologique et géopolitique du 20<sup>ème</sup> siècle n'existe plus mais où les enjeux de lutte se définissent par une diversité de registres allant du religieux à des idéologies séculières sacralisées.

Si jusque dans les années 1980, avant l'écroulement du mur de Berlin, la radicalisation se pourvoyait d'un corpus idéologique

## Quelques réflexions sur la notion de radicalisation

bien défini et soutenu par des États, il n'en demeure pas moins vrai que le monde bipolaire éliminait la « psychologisation » de la radicalité. Le psychique intervenait, mais différents facteurs se conjuguèrent pour en limiter les effets : l'existence d'une terminologie bien établie, des enjeux bien circonscrits dans chaque bloc et des formes de sociabilité institutionnalisées rendant « l'ensauvagement individuel » très improbable. Or, à présent, la radicalisation se produit non seulement à partir d'une « objectivité » (marginalisation des jeunes issus de l'immigration des pays musulmans en Europe, situation conflictuelle où se trouve le monde musulman, conflit israélo-palestinien, perte d'espérance des classes moyennes en un avenir meilleur...), mais aussi d'une dimension purement subjective qui revêt une importance grandissante.

Il y a ainsi des enjeux de connaissance dans la prise en charge de la notion de radicalisation par les sciences sociales qui dépassent largement la perspective sécuritaire des services de renseignement et de la police.

## TERRORISME ET RADICALISATION

On notera que la notion de terrorisme ne coïncide que partiellement avec celle de radicalisation<sup>3</sup>. La référence au terrorisme se donne pour but d'expliquer sociologiquement, politiquement ou globalement la tendance de groupes à user de la violence idéologisée<sup>4</sup>, la notion englobant l'État (terrorisme d'État), ce qui est exclu avec la radicalisation qui se concentre, comme on l'a souligné, sur des groupes restreints. Le centre de gravité, dans la notion du terrorisme, n'est pas le fait que des individus optent pour la violence (même si cela fait partie de l'analyse globale), mais plutôt la signification politique et sociale du phénomène.

A l'inverse, dans l'étude de la radicalisation, la sensibilité du sociologue se déplace vers l'individu, sa subjectivité, les modalités de sa subjectivation et d'adhésion au groupe ainsi

que l'interaction du groupe et de l'individu dans un jeu de miroirs où intervient la psychologie individuelle, mais aussi la dynamique du groupe, le charisme du chef et l'intensité de l'attachement à lui et aux idéaux professés par le groupe. On trouve aussi dans la notion de « masse », de « foule », de leur relation complexe avec le chef tel que Freud, Canetti ou Le Bon la décrivent, des liens transversaux avec la radicalisation.

Mais la notion, telle qu'elle a été développée depuis 2001, est surtout tributaire de l'islamisme radical et de sa spécificité. Elle fait ressortir le caractère « sectaire » et « contre-sociétal » de la plupart des groupes qui adhèrent à cette vision au nom d'une théologie faisant directement intervenir la religion et pas les idéologies séculières, qui ont pour point d'ancrage le « peuple », le « prolétariat », ou encore, « la race blanche » ou « l'Aryen », personifications mythiques de collectivités humaines immanentes. L'étude de la radicalisation tente ainsi d'apporter une explication en termes de sciences sociales globales à un phénomène « étrange », du moins pour l'Occident, qui est le retour du religieux sous une forme violente, la mort se trouvant au centre du projet des acteurs. Il y a une dimension inédite de ce phénomène dans son caractère massif chez ceux qui se réclament de la mort sacrée (le martyr) pour promouvoir un type de lutte et défendre des enjeux qui paraissaient « dépassés » par le progrès des Lumières et l'acceptation, en Europe et en particulier en France de ce que le « peuple » décide du social et du politique, Dieu n'y ayant aucune place. Désormais, des voix se font entendre qui mettent la sociologie de la sécularisation et le regard purement « intra-mondain » des sciences sociales en question. L'étude de la radicalisation a donc pour tâche, entre autres, d'apporter une explication « immanente » d'enjeux proclamés « transcendants » par les acteurs en référence à une religiosité qui paraissait encore, dans les années 1960, largement inactuelle, voire archaïque. La radicalisation, dans la perspective des sciences sociales, doit expliquer la résilience des religiosités « mortifères » (exaltation de la mort chez certains martyrs) ou des modes d'expression « néo-archaïques », où l'inversion des idéaux de vie s'effectue par le truchement de l'opérateur religieux.

## Quelques réflexions sur la notion de radicalisation

Le défi est lancé aux sciences sociales d'expliquer ce type de religiosité sans recours à la théologie (la vision théologique des acteurs doit trouver une signification immanente, pas transcendante, en termes sociologique et anthropologique).

Par ailleurs, en Occident, la radicalisation se produit sous une forme massive dans un contexte particulier, caractérisé par la désinstitutionnalisation (affaiblissement voire épuisement d'institutions – syndicats ouvriers, partis politiques comme le parti communiste – qui assuraient la représentation de couches entières de la population et leur conféraient une forte identité sociale), mais aussi par la réduction des perspectives de promotion sociale pour une partie importante des classes inférieures, réduites à l'exclusion économique. Lorsque l'exclusion se double de stigmatisation, le mélange peut devenir explosif. Les groupes doublement malmenés n'ayant pas de moyen d'expression politique de leur situation sociale ont tendance soit à s'enfermer dans la passivité et le mutisme, soit à exprimer leur révolte par la violence, l'islamisme radical étant l'un de ces modes d'expression. Le référent « islamique » engendre un engrenage qui peut aller très loin, les symboles du djihad (guerre sainte) étant mobilisés et les groupes activistes provenant d'autres parties du monde jouant un rôle d'amplificateur, notamment par la Toile.

Dans le monde musulman, le noyau dur de l'État-Providence (pourvoyeur d'emploi et d'un salaire minimal dans la décence) a été mis en cause par les politiques néo-libérales dites d'*Infitah* (ouverture) à partir de la fin des années 1980. Le contrat implicite qui consistait à accepter l'autoritarisme en contrepartie d'avantages sociaux a été ainsi mis en cause. Le djihadisme est l'une des expressions de cet état de fait où la protestation, mais aussi le constat d'échec du nationalisme autocratique et le mythe de l'islam des origines, engendrent de nouvelles utopies anti-modernes.

En tout état de cause, que ce soit du côté de l'Europe ou du monde musulman, il existe un rapport étroit entre le djihadisme

et l'exclusion sociale : en Europe, les générations issues de l'immigration et qui sont réduites en grande part à la marginalité, dans le monde musulman des couches sociales modernisées relevant mentalement des classes moyennes mais économiquement réduites au chômage ou à l'absence de débouchés. A cela s'ajoute la disparition du monde bipolaire où l'idéologie jouait un rôle essentiel d'un côté comme de l'autre, l'islam assumant désormais en partie le rôle dévolu aux utopies de salut collectif.

## THÉORIES DE LA RADICALISATION

Dans la littérature, la radicalisation est généralement considérée comme articulation entre une idéologie extrémiste et une action violente plus ou moins organisée<sup>5</sup>. L'action violente sans une idéologie radicale revêt différentes formes qui ne relèvent pas de la radicalisation ; l'idéologie radicale peut en rester au niveau purement théorique et ne pas déboucher, pour de nombreuses personnes, sur l'action violente. C'est lorsqu'il y a conjonction des deux que l'on peut parler de radicalisation au sens propre du terme. Une radicalisation débouchant sur la violence massive n'était pas possible avant l'introduction des technologies nouvelles. Avec l'invention des explosifs, de la photographie et de la télégraphie, il devint possible à des groupes extrémistes comme les anarchistes russes à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle d'inventer des actions plus ou moins meurtrières, tout en diffusant la nouvelle dans le monde entier. De même, la volonté de s'affirmer dans la mort par l'acceptation du martyr au sein du djihadisme a abouti à des nouvelles formes d'action, comme les « bombes humaines » qui acceptent de se sacrifier, entraînant dans leur sillage des dizaines, voire des centaines de victimes<sup>6</sup>.

Il faut noter que la radicalisation ne saurait exclusivement concerner les pays musulmans ou les groupes extrémistes se réclamant de l'islam en Occident ou ailleurs (cela touche également l'Inde, la Thaïlande, la Chine...). On peut se radicaliser au nom d'autres idéologies, séculières ou religieuses, un peu partout

## Quelques réflexions sur la notion de radicalisation

dans le monde : par exemple, le néonazisme ou le néofascisme en Europe, ou encore l'extrémisme écologique (l'éco-terrorisme, l'une des branches de la « deep ecology ») ou l'anti-avortement violent (assassinats de médecins pratiquant l'avortement aux États-Unis), ainsi que des mouvements homophobes. Cependant, l'islam radical a été au centre de l'écrasante majorité des études sur la radicalisation à cause de l'impact des attentats du 11 Septembre 2001 aux États-Unis et de l'histoire tourmentée du Moyen-Orient. De plus, la perception de l'islam comme une religion allogène dans les pays occidentaux fait qu'un attentat terroriste au nom de l'islam est vécu par les citoyens européens comme autrement menaçant que le terrorisme corse, basque ou nord-irlandais, ou encore, aux États-Unis, les différentes formes de terrorisme contre l'État fédéral ou contre l'avortement. La dimension symbolique du terrorisme islamiste est donc fondamentale dans la perception de la menace du côté occidental. Le terrorisme islamiste est vécu comme beaucoup plus dangereux que les autres formes de violences, même terroristes, qui relèvent de l'intérieur des sociétés européennes, alors que le terrorisme islamiste, même s'il est le fait d'islamistes européens, est perçu comme externe à la société et à sa culture - d'où le côté inquiétant des « terroristes islamistes de l'intérieur » qui incarnent une menace, mais aussi une trahison vis-à-vis de l'identité européenne.

Les théories de la radicalisation pointent tour à tour les facteurs culturels, politiques, psychosociaux, internationaux, mais aussi les facteurs internes aux groupes radicalisés ainsi que le rôle des médias et des réseaux sociaux. On y insiste sur la rupture des liens sociaux<sup>7</sup>, ainsi que les facteurs politiques et leur perception par les acteurs radicalisés<sup>8</sup>.

Dans le traitement de la radicalisation, certains se focalisent tout particulièrement sur les traits spécifiques des groupuscules qui se ferment au monde extérieur et dont la radicalisation se fait en s'isolant dans une organisation sectaire dotée d'une identité forte, opposée à celle de la société globale. Le passage à l'action violente peut être motivé par l'engagement purement individuel

(le loup solitaire) ou, une fois un groupe rejoint, par l'interaction avec les autres membres, surtout lorsqu'ils ont choisi d'entrer en clandestinité<sup>9</sup>, autant que par la dynamique interne du groupe<sup>10</sup>. Une fois que celui-ci s'engage dans l'action violente, il est menacé, ce qui induit une identité commune renforçant les dynamiques sociales qui favorisent la cohésion d'ensemble au détriment du jugement individuel rationnel. Dès lors, les modes d'action violente peuvent devenir d'autant plus attractifs que le groupe perd progressivement le sens de la réalité sous l'effet de son isolement sectaire. Evidemment, tout groupe sectaire ne devient pas violent et ses membres ne se radicalisent pas tous. Mais si les ingrédients de la radicalisation sont là, le fait d'être enfermé ensemble peut favoriser le passage à la violence.

Chez certains individus, les liens par Internet avec des groupes radicalisés jouent un rôle essentiel : autant l'individu que le « groupe des copains » ainsi constitué développent des réflexes violents, l'imitation mutuelle et le culte du héros amplifiant leur attitude antagonique vis-à-vis de la société. Le leadership se présente sous une forme décentrée et non hiérarchique<sup>11</sup>. Selon cette perspective, les réseaux affaiblissent le rôle des personnalités et donnent naissance à des groupuscules radicaux « sans chef » (*leaderless*)<sup>12</sup>. On peut toutefois contester ce point de vue, notamment à cause du développement de nouvelles formes de radicalisation en prison, mais aussi à l'extérieur, où le leader charismatique joue un rôle indéniable pour enrôler d'autres individus, parfois dominés ou psychologiquement fragiles au sein de groupes très restreints (un, deux ou trois membres)<sup>13</sup>.

Certains spécialistes tentent d'expliquer la radicalisation par l'interaction entre les processus de prise de décision par les élites terroristes, les motivations des individus au niveau de simples « fantassins », et les problèmes organisationnels de recrutement et de socialisation des recrues<sup>14</sup>. L'ensemble de ces faits contribuerait à la radicalisation par le cumul de leurs effets au sein du groupe fermé.

## Quelques réflexions sur la notion de radicalisation

D'autres insistent sur les orientations culturelles et le rôle important qu'elles jouent dans un contexte marqué par la mondialisation. L'approche culturelle introduit des notions comme la « culture de violence »<sup>15</sup> ou la « sous-culture violente » au sein de la société. Par ailleurs, des groupes qui, en raison de leur stigmatisation ou de leur histoire (cela peut être le « colonialisme intérieur » ou encore tout autre grief contre la société globale), développent un sentiment intense de victimisation (« nous sommes les victimes innocentes de la société ») peuvent s'engager dans une violence qu'ils jugent « légitime » contre les autres.

Une autre catégorie de recherches sur la radicalisation se concentre sur les idéologies religieuses. On note alors que chez les communautés musulmanes d'origine immigrée en Europe, des groupes minoritaires abondent volontiers dans le sens d'interprétations rigides de l'islam (surtout dans des obédiences comme le Tabligh ou le salafisme), ce qui fournirait la clé de leur sympathie pour les versions radicales de la religion d'Allah<sup>16</sup>. Cependant, il n'y a pas de lien de causalité univoque entre fondamentalisme islamique et djihadisme et la plupart des enquêtes de terrain montrent plutôt que l'appartenance à un courant fondamentaliste ne se traduit pas par un passage à l'action violente.

Enfin, les théories du « choix rationnel » (*rational choice theories*) tentent de proposer une vision « rationnelle » de l'action radicale. De leur point de vue, l'action terroriste est consciente, basée sur une décision réfléchie en vue d'opter pour la stratégie optimale en relation à des buts socio-politiques, surtout lorsque l'adversaire est de loin supérieur sur le plan militaire et ne laisse au groupe aucune chance d'une éventuelle victoire dans une guerre classique<sup>17</sup>. Dans le cas d'Al Qaeda, le groupe est évidemment conscient de la disparité de sa force vis-à-vis des États-Unis et, plus largement, de l'Occident et l'option terroriste est en un sens « rationnelle », puisqu'elle atténue la faiblesse militaire en adoptant une stratégie asymétrique. La radicalité des acteurs a donc une dimension qui va au-delà de toute considération affective, s'inscrivant dans un calcul stratégique qui possède sa propre « rationalité ».

## POUR UNE APPROCHE CENTRÉE SUR LES ACTEURS RADICALISÉS

Dans les nouvelles formes de radicalisation, l'effet de la communauté imaginaire d'appartenance est fondamental : en s'identifiant à une « *néo-oumma* » (communauté musulmane chaleureuse et mythiquement homogène), le djihadiste tente de se démarquer de la société froide où il vit et où l'anomie (non-appartenance à un groupe conférant l'identité) va de pair avec la stigmatisation et l'insignifiance sociale. L'adhésion à un nouveau groupe étendu par le biais d'Internet lui donne une identité nouvelle.

L'individu radicalisé se comporte selon une triple orientation :

- en tant qu'individu humilié : c'est le cas des jeunes des banlieues en France ou des quartiers ghettoïsés en Angleterre, des jeunes palestiniens humiliés par Israël, ou encore des jeunes diplômés qui ne trouvent pas de travail ou se sentent écartés par des régimes autoritaires au Moyen-Orient... Les individus reprochent au système de les enfermer dans l'insignifiance, de les humilier en les marginalisant politiquement et économiquement.

- en tant qu'individu victimisé : l'humiliation, la frustration, l'exclusion sociale et économique et le racisme sont vécus dans une structure imaginaire qui donne à l'individu l'impression, en partie réelle et en partie fictive, de ne pas avoir d'issue, d'être sans avenir, de faire face à des portes closes, bref un sentiment de ghetto intériorisé. Ceux qui s'insurgent peuvent idéologiser leur vécu intérieur et élargir leur haine contre les « non-Musulmans » par l'adoption d'une vision djihadiste, l'islam proposant une alternative activiste que les idéologies d'extrême gauche ne sont plus à même de fournir.

- en tant que « héros négatif » et membre d'un groupe agressé, la « *néo-oumma* », qui n'a pas d'équivalent dans les communautés musulmanes historiquement constituées (la *oumma* musulmane). Ce sentiment d'appartenance permet à l'individu

## Quelques réflexions sur la notion de radicalisation

de surmonter sa stigmatisation et le pourvoyant d'une identité nouvelle, « *born again* », qui se décline en inversant son statut vis-à-vis de la société : d'inférieur, il devient le héros de l'islam, qui se décline désormais comme « religion des opprimés ». Vis-à-vis du monde extérieur qu'il entend combattre, il assume le statut d' « ennemi public numéro un » : plus il sera craint, détesté et rejeté par ce monde peint en noir, plus il en tirera des titres de gloire.

La dimension narcissique rejoint la dimension « rationnelle » par le biais des média et de son propre vécu comme « héros médiatique » : il sera connu du monde entier, il sera au grand dam de ses ennemis grandi et magnifié par les médias qui sont pourtant du côté de l'adversaire. Un Mohamed Merah porte une caméra autour du cou pour filmer ses actes et les faire diffuser sur les chaînes de télé du monde entier ; un Moussaoui fait un discours cruel de nature à insulter les familles des victimes du 11 Septembre 2001 devant le tribunal en mai 2006, sachant pertinemment que noircir son image accroît sa notoriété mondiale, ne serait-ce qu'en soulevant l'indignation des Américains. Cette dimension de « star négative » est fondamentale dans la subjectivation de ceux qui se radicalisent, en particulier pour les djihadistes, mais aussi pour quelqu'un comme Anders Breivik, le terroriste norvégien d'extrême droite qui a commis les attentats du 22 juillet 2011, assassinant 77 personnes et en blessant 151. Ce dernier fait de la « publicité » autour de son idéologie en diffusant le jour même des attaques un document électronique dans lequel il prône son « conservatisme culturel », son ultranationalisme, son islamophobie, son antiféminisme, son « nationalisme blanc » et son sionisme, s'opposant au multiculturalisme, à « l'Eurabia » (une Europe arabisée selon les fantasmes de l'extrême droite) et aux musulmans qui devraient être expulsés d'Europe pour préserver la chrétienté. Son « Manifeste 2083 » de 1518 pages rédigé en anglais (pour être accessible au monde entier), qu'il a envoyé à plus d'un milliard de personnes, en plus de nombreux billets sur le site *Web document.no*, va dans le sens de la publicité et de la séduction mondialisées.

Ces trois dimensions s'inscrivent dans le contexte de la globalisation et les personnes radicalisées les ont parfaitement intériorisées. L'action et sa couverture médiatique mondialisée sont désormais indissociables, la dimension symbolique d'information mais aussi d'intimidation et de fascination et la mise en condition de l'adversaire par le choc des images (éveillant le sentiment de la toute-puissance de l'acteur) étant en symbiose avec la brutalité de l'action : le sujet radicalisé agit autant pour faire des « dégâts » que du « bruit » pour la cause.

Par ailleurs, on se radicalise toujours en ressentant une injustice profonde à l'égard de soi-même et du groupe auquel on se sent appartenir, et croyant que l'attitude réformiste ne saurait y remédier. Tout sentiment d'une injustice intolérable ne donne pas nécessairement naissance à la radicalisation, mais toute radicalisation la présuppose dans le vécu de ses acteurs. Le sentiment d'injustice peut s'étendre, à partir d'expériences vécues ou par procuration, à l'ensemble de la vision du monde de l'acteur en voie de radicalisation. De jeunes Français d'origine maghrébine et en situation de marginalité sociale transposent l'expérience des Palestiniens dans leur affrontement avec l'armée israélienne aux banlieues et aux forces de l'ordre françaises. S'effectue alors un déplacement imaginaire qui n'a pas nécessairement de substrat dans le réel (la police en France n'est pas l'armée israélienne en Palestine), mais qui s'en nourrit pour s'étendre à l'ensemble des relations sociales et politiques chez l'individu. Pour suivre l'exemple déjà cité, certains jeunes de banlieues se radicalisent, en pensant que l'islam est agressé par l'Occident, en citant leur propre vécu (les « musulmans » maltraités par la police, l'islamophobie) et en s'appuyant sur les exemples bosniaque, afghan, irakien ou malien pour en déduire que la France opprime les musulmans du monde entier en collusion avec l'Amérique. Dès lors, le jeune se transforme en sauveur de l'islam et opte pour le djihad à l'intérieur (Mohamed Merah) ou à l'extérieur (groupe de Farid Benyettou). Tandis que de jeunes Français exclus d'origine nord-africaine se mettent dans la peau du Palestinien ou plus généralement de l'Arabe humilié par Israël ou par l'Occident, de jeunes « Pakis » (Anglais

## Quelques réflexions sur la notion de radicalisation

d'origine pakistanaise vivant dans les quartiers pauvres des grandes villes anglaises) s'imaginent être des Cachemiris opprimés par l'armée indienne, de jeunes Tchéchènes s'insurgent contre l'oppression de l'armée russe ou, de manière encore plus éloignée du réel, peuvent, par procuration, se radicaliser contre le pays d'accueil (les États-Unis), alors que la répression provient essentiellement d'ailleurs (pour les frères Tsarnaev, d'origine tchéchène, c'est la Russie qui réprime leurs frères musulmans).

La radicalisation revêt ainsi des dimensions imaginaires qui peuvent s'écarter grandement du réel, à partir d'images bricolées sur Internet ou vues à la télévision, au gré des relations d'amitié proche ou lointaine nouées sur la Toile, en prison, ou au contact d'individus déjà radicalisés ou révoltés d'avoir été injustement traités en raison de leur appartenance religieuse (l'islam) ou ethnique (Arabe, Noir, métis...).

Sur le plan anthropologique, la radicalisation revêt une dimension indéniablement politique, mais qui s'exprime de manière infra ou supra-politique<sup>18</sup>. Infra-politique : la violence peut effectivement parfois déboucher sur des solutions, mais le plus souvent elle exacerbe les tensions et a un effet contre-productif, et plutôt que d'amener l'adversaire à négocier, elle le radicalise à son tour. La dimension supra-politique réside dans le fait qu'une utopie peut inciter à la radicalisation (chez les djihadistes l'utopie du néo-califat universel s'imposant à toutes les sociétés islamiques et, par-delà, au monde, est méta-politique et est aussi irréalisable qu'une société sans classes).

Le politique est ainsi malmené dans la logique même de la radicalisation, surtout lorsqu'elle vise une utopie supra-nationale ou transnationale. Selon le politologue américain Robert Pape, l'écrasante majorité des attentats-suicides est due à la présence d'une armée étrangère sur le territoire national et non à des motifs religieux<sup>19</sup>. On peut en fait distinguer deux types d'utopie. Le premier est de type limité, souvent portant sur des griefs précis et des revendications « réalistes ». Le nationalisme ou sa version islamo-nationaliste en est le modèle le plus répandu.

L'idéal poursuivi est concret, à savoir la constitution d'une nation. C'est le cas palestinien, mais aussi cachemiri, tchéchène.... Si cette utopie rencontre des obstacles au point que les acteurs en viennent à désespérer de sa réalisation, on aboutit à un autre type d'utopie que j'appelle « échevelée » et qui est la radicalisation du premier type. Mais ce second modèle peut tout aussi bien exister indépendamment du premier, sans en être nécessairement la suite. Dans le premier cas, l'hypothèse de Robert Pape est valide : lorsqu'une armée étrangère s'installe pour une plus ou moins longue période sur un territoire, l'un des moyens de lutter contre elle, lorsqu'il existe une disproportion flagrante des forces, consiste à monter des opérations-suicides. Mais lorsque l'utopie est échevelée (comme la lutte contre l'impérialisme de manière globale ou encore l'instauration d'une société sans classe dans le monde ou le néo-califat prôné par Al Qaeda et les groupes qui s'en inspirent), sa réalisation n'est pas envisageable dans un avenir prévisible. En Europe, l'islamisme radical et les quelques tentatives d'attentats-suicides n'ont rien à voir avec une présence armée dans le pays de naissance des individus, qui sont pour la plupart des « terroristes maisons ». Ils cumulent un double grief : humiliation chez eux (en Europe) et agression des pays musulmans à l'extérieur. Cette dernière dimension rend compte des attaques djihadistes dont les pays comme la France, les États-Unis, l'Angleterre ou l'Allemagne ont fait l'objet.

La radicalisation est de nature différente lorsque l'utopie est limitée et non plus échevelée. Dans ce phénomène les deux couples de sentiments les plus répandus sont l'humiliation subie et le désespoir d'un côté, et, de l'autre, la volonté d'infliger une humiliation encore plus profonde à l'adversaire et la conviction de pouvoir réaliser l'utopie à partir d'une « théologie de la folle espérance » qui justifie la vision apocalyptique de la fin du monde et les prodromes de la Fin des temps. Le désespoir et l'humiliation peuvent dicter des conduites violentes (la radicalisation), sans être nécessairement accompagnés de la théologie de la folle espérance, mais la volonté d'infliger une humiliation plus profonde à l'adversaire est omniprésente dans la radicalisation

## Quelques réflexions sur la notion de radicalisation

sous toutes ses formes. Dans l'islamisme radical, l'idée qu'avec de la patience couplée à l'action djihadiste, Dieu interviendra pour instaurer une théocratie universelle fondée sur l'islam anime les acteurs radicalisés. L'aspiration à infliger une humiliation encore plus grande à un Occident arrogant et, par-delà, à un monde hostile aux idéaux que l'on professe est l'autre facette de cette idéologie. Celle-ci est à la fois intra-mondaine (humilier, rabaisser, lutter féroce contre l'ennemi ici et maintenant) et extra-mondaine (attente de l'intervention divine pour annihiler l'ennemi plus puissant).

### Notes :

1. Voir Randy Borum, « Radicalization into Violent Extremism I : A Review of Social Science Theories », *Journal of Strategic Security*, Vol. 4, Issue 4, 2011 ; Wilner and Dubouloz, « Homegrown terrorism and transformative learning: an interdisciplinary approach to understanding radicalization », *Global Change, Peace, and Security* 22:1 (2010) ; Mark Sedgwick, « The Concept of Radicalization as a Source of Confusion », in *Terrorism and Political Violence*, 2010.

2. Voir « Radicalization in the West : The Homegrown Threat », The New York Police Department Intelligence Division, 2007 in relation to the Islamic extremist radicalization ; C. McCauley, S. Mosalenko, « Mechanisms of political radicalization : Pathways towards terrorism », in *Terrorism and Political Violence*, 2008.

3. À l'origine, le terrorisme, expression relativement ancienne datant de 1794, renvoyait à la doctrine des partisans de la Terreur et révélait les modalités de l'exercice du pouvoir par l'État (les partisans de la Terreur ont exercé, avec Robespierre, le pouvoir de mars 1793 au juillet 1794) et non en opposition à lui. La lutte contre l'État sous l'Ancien Régime et la violence contre le pouvoir s'exprimaient plutôt par la notion du tyrannicide. Ce n'est qu'au 19<sup>ème</sup> siècle que l'expression terrorisme en est venu à signifier la lutte contre le pouvoir et l'État par la violence.

4. Michel Wieviorka, *Sociétés et terrorisme*, Fayard, 1988.
5. Voir Gérard Bronner, *La pensée extrême*, Editions Denoël, 2009.
6. David Cook, [sous la direction de], *Jihad and Martyrdom*, Routledge, 2010 ; Gilles Kepel, *Jihad. Expansion et déclin de l'islamisme*, coll. « Folio actuel », Gallimard, 2003.
7. Voir pour un abrégé des théories de radicalisation en particulier eu égard à l'islamisme radical : Farhad Khosrokhavar, *Inside Jihadism*, Paradigm Publishers, London and Boulder, 2009, le chapitre sur les théories de la radicalisation.
8. Voir Martin Crenshaw, « Political Explanations », in *Addressing the causes of Terrorism*, Madrid, The Club of Madrid Series on Democracy and Terrorism, vol. 1, 2005.
9. Voir Clark McCauley, Sofia Mosalenko, *Friction : How Radicalization Happens to Them and Us*. Oxford University press, 2009. Dans ce travail les auteurs définissent les voies de la radicalisation en relation avec les griefs et les reproches individuels, les griefs collectifs au sein du groupe de référence et ce qu'ils appellent « la pente glissante », c'est-à-dire la radicalisation graduelle suite à la restriction, au sein du groupe, de la liberté individuelle et des relations sociales au nom de l'esprit d'héroïsme, de sacrifice et de l'amour du risque, le danger grandissant devenant un facteur positif plutôt qu'inhibiteur pour acquérir un statut élevé au sein du groupe, favorisant ainsi les plus aventuriers. Les valeurs du groupe fermé prennent le dessus sur celles de la société et deviennent la référence pour leurs membres.
10. Voir Donatella Della Porta, « Research Design and Methodological Considerations », in D. Della Porta and C. Wagemann (ed.), *Patterns of Radicalization in Political Activism : Research Design*, Veto Project Report, Florence EUi, 2005.

11. Voir Marc Sageman, *Understanding Terror Networks*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2004 ; Robert Leiken et S. Brooke, « The Quantitative Analysis of Terrorism and Immigration : An Initial Exploration », *Terrorism and Political Violence*, 18, 2006 ; Olivier Roy, *Le djihad et la mort*, Seuil, 2016.

12. Voir Marc Sageman, *Leaderless Jihad: Terror Networks in the 21st century*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2008.

13. Voir Farhad Khosrokhavar, « Radicalization in Prison: The French Case », *Politics, Religion & Ideology*, 14 : 2, 284-306, June 2013.

14. Voir Ami Pedahzur qui propose un modèle à trois étapes, « Toward an Analytical Model of Suicide Terrorism. A Comment », in *Terrorism and Political Violence*, Vol. 16, N° 4, October-December 2004.

15. Voir Mark Juergensmeyer, *Terror in the Mind of God : The Global Rise of Religious Violence*, Berkeley, London, University Of California Press, 2003.

16. Voir R. Coolsaet, *Radicalisation and Europe's counter-terrorism strategy*, Royal Institute for International Relations (Brussels) & Ghent University, The Transatlantic Dialogue on Terrorism CSIS/Clingendael The Hague, 2005.

17. Voir Diego Gambetta (ed.), *Making Sense of Suicide Missions*, Oxford University Press, 2005.

18. Voir Michel Wieviorka, *Sociétés et terrorisme*, Fayard, 1988.

19. Robert Pape, *Dying to Win : The Strategic Logic of Suicide Terrorism*, New York, Random House, 2006.

